

## NOUVELLES FAMILLES, NOUVEAU SAVOIR ?

Annie Maurin-Feltin

L'enfant construit son savoir inconscient au sein de sa famille à partir de ces questions : « D'où je viens ? Comment fait-on les enfants ? ». C'est un savoir toujours d'ordre sexuel. Il va écouter, deviner, faire des hypothèses sur ce qui peut bien se passer dans la chambre des parents et ainsi développer son intelligence d'autant plus que la sexualité de ces derniers lui sera voilée. Le petit enfant est tout de suite sensible à ce qui se passe entre ses parents, au désir qui les anime ou pas, comment ils se comportent à l'endroit de ce désir. Il est surtout à l'écoute de ce qui lui échappe, ce qui anime ce désir au-delà de lui.

Cet enfant, quand il arrive au monde, il est toujours en place d'objet pour ses parents, à l'endroit du manque, du défaut dans l'Autre ? mais c'est un objet dont ils n'ont pas la possession. C'est, ou c'était, un don de l'Autre, que ce soit du côté d'une bénédiction ou d'une malédiction. C. Melman le dit ainsi : *C'est le fruit de ce qui a uni à un moment donné un homme et une femme*. Il y a donc cette dimension énigmatique qui préside à la naissance d'un enfant et qui ne fait de cet objet toujours qu'un semblant d'objet. D'autre part, cela va être tout à fait différent pour lui de venir au monde *en tant que métaphore du désir de ses parents ou en tant que métonymie de ce désir*<sup>1</sup>. La dimension métaphorique implique cette perte originaire, fondatrice et créative. Ainsi l'enfant vient, non en place d'objet Réel de jouissance, mais en tant que phallus imaginaire avec cette dimension de leurre.

---

1. J. Lacan, *La relation d'objet*

L'enfant pris dans les aléas du couple de ses parents, construit son savoir inconscient marqué par la dimension de l'impossible, cet impossible du rapport entre ses parents. C'est aussi parce qu'une mère est manquante qu'elle est animée par un désir sexuel pour un homme, jusqu'à maintenant, acte de naissance d'un enfant. L'enfant va se mettre à parler à partir de ce lieu du manque qu'il repère. Nous pouvons appeler ce moment de rencontre avec le manque, la rencontre avec la castration.

Qu'en est-il dans les nouvelles organisations familiales ? A quelle place vient l'enfant ? A partir de quoi va se constituer son savoir inconscient ? Comment vont pouvoir se nouer pour lui les trois registres : Réel, Symbolique et Imaginaire ?

Dans ces nouvelles familles où il s'agit d'avoir un enfant à tout prix, et d'ailleurs le prix est le plus souvent très élevé, financièrement et humainement, celui-ci n'arrive plus comme un don de l'Autre. C'est sa dimension symbolique qui est d'emblée mise à mal. L'enfant devient un objet de consommation comme un autre ou du moins est en place d'objet métonymique, objet de jouissance auquel chacun a droit. Il est en prise directe avec ces autres ou cet autre que sont ses parents ou son parent, dans une relation intersubjective. Il est ainsi privé d'une relation d'altérité qui garantit les places de chacun dans la famille. Actuellement, l'enfant n'a souvent affaire qu'à des mères, quel que soit le sexe de celles-ci et il est appelé à les faire jouir dans une parfaite alternance. Nous entendons de plus en plus souvent cette revendication d'un temps de garde rigoureusement égalitaire entre les deux parents, et sans toujours tenir compte de l'âge de l'enfant. Aujourd'hui, souvent le jugement de Salomon se réalise : il faut se partager l'enfant de façon rigoureusement égale !

Il n'est plus sûr que le symptôme de l'enfant, dans de telles organisations, viennent encore répondre, comme l'écrivait J. Lacan à J. Aubry, et ce que reprend aussi J-P. Lebrun, viennent encore répondre à ce qu'il y a de symptomatique dans la structure familiale, qu'il vienne se définir comme le représentant de la vérité du couple familial.

Dans ces nouvelles familles monoparentales (de fait et non par accident) ou homoparentales, l'enfant est souvent aux prises avec un seul parent, en place de mère. Il me semble que nous sommes dans le cas de symptômes que Lacan définissait comme ressortissant à la subjectivité de la mère. En effet, l'enfant devient l'objet de la mère. *Il réalise*, dit Lacan, *la présence réelle de cet objet du fantasme. Il devient objet réel*. Ainsi c'est le manque qui est bouché et le désir évacué. Je cite encore Lacan, toujours dans ces notes sur l'enfant : *Bref, l'enfant dans le rapport duel à la*

*mère lui donne, immédiatement accessible, ce qui manque au sujet masculin : l'objet même de son existence apparaissant dans le réel.* Le droit à l'enfant, tel qu'il s'énonce actuellement, lie celui-ci directement à la subjectivité du demandeur et en fait non plus un semblant d'objet mais un objet réel.

Le père, dans sa fonction, ainsi mis hors champ, l'enfant est privé de la garantie phallique fonctionnant à partir du manque : le désir est en panne et le narcissisme est au devant de la scène sur le mode de la revendication ou de la blessure. C'est la légitimité du sujet qui n'est plus assurée.

Nous pouvons reconnaître là, l'organisation de la famille perverse où chacun joue sa partition, enfant compris. Freud qualifiait ce dernier de pervers polymorphe dont la jouissance ne pouvait être limitée que par la mère, au nom, non de son caprice, mais de la référence phallique si elle veut bien en tenir compte. C'est justement cette référence qui est remise en cause dans la perversion réalisant ainsi l'inceste. Il faut entendre l'interdit de l'inceste comme étant directement lié à la parole : pas de collage du mot à la Chose et donc pas de possibilité d'une complétude de la jouissance. C'est à cet endroit dans la prise de l'enfant dans le langage, que s'exerce la fonction paternelle.

Alors ces nouvelles organisations familiales ont-elles quelque chose à voir avec une organisation perverse ?

Cette revendication moderne : un « enfant pour tous » indique combien nous ne pouvons plus tolérer une perte de jouissance. De l'enfant, don de l'Autre, encore une fois béni ou empoisonné, nous passons à l'enfant acheté (GPA) ou produit de la science. Même dans le cas d'enfant adopté par un homme ou une femme célibataire, c'est de l'ordre d'une revendication : « Pourquoi pas moi, j'y ai droit ». Nous sommes ainsi dans un rapport direct à l'enfant, sans médiation par l'Autre.

Bien sûr ce cas de figure se présente aussi dans des familles « traditionnelles », mais il me semble que c'est une chose de reconnaître combien il peut exister effectivement des familles traditionnelles pathologiques, incestueuses, destructrices et une autre chose d'institutionnaliser, de légaliser la transgression, la mise à l'écart du père dans sa fonction, de légaliser cette place d'objet réel pour l'enfant.

Le fantasme pervers concerne tout un chacun, l'interdit anime notre désir. Ce qui reste comme impossible pour le névrosé, est toujours du domaine de l'impuissance pour le pervers : « encore un effort ». La transgression se repérait au regard des lois organisatrices de notre subjectivité et des lois sociales. Le hors la loi marquait la présence de la loi dans laquelle l'enfant pouvait venir s'inscrire. Une loi au service de la

jouissance sans limite, sans entrave, est un effacement de la possibilité d'une médiation symbolique. Cela ne sera pas sans conséquences pour l'enfant.

Encore trois remarques avant de vous dire quelques mots d'une petite patiente. Ainsi dans ces discours et ces revendications d'égalité pour tous, un journal français soulignait, à juste titre, qu'était oublié l'égalité pour les enfants, puisqu'au-delà des différences qui existaient déjà d'une famille à l'autre, nous ajoutons le fait que certains auront deux papas ou deux mamans ou qu'un papa ou qu'une maman...La disparité ressurgit toujours !

De plus je voudrais encore souligner le fait que pour certains enfants un signifiant sera effacé : papa ou maman selon les cas. C'est une modification dans la langue elle-même. Toujours dans ce registre symbolique, qu'est ce qui va organiser la lignée dans laquelle va s'inscrire l'enfant ? Quel nom portera-t-il ? Comment cela va se décider ? L'ordre alphabétique ?

Je vais appeler Alice cette petite fille dont je voudrais vous parler. Je la reçois en thérapie depuis quelques années. Elle a été adoptée dans un pays africain à l'âge de six mois par une femme célibataire.

Cette femme vit seule, « Rien n'est possible pour moi avec un homme », dit-elle. Je ne peux pas en dire plus, sinon qu'elle s'est installée très tôt dans un hors sexuel mais pour autant, elle n'a pas voulu renoncer à un enfant.

Elle y voyait un sens à donner à sa vie. Elle parle aussi des relations avec sa mère, particulièrement difficiles, et comment son père l'a laissée toute seule dans ces affrontements. Elle pensait qu'un enfant et spécialement une fille pourrait venir réparer ses blessures d'enfance. Elle se sentait capable de lui donner tout l'amour dont elle s'était sentie privée. Elle dit aussi combien elle pensait, quand elle s'est engagée dans cette démarche d'adoption, que c'était une chance pour un enfant de sortir de l'orphelinat et de trouver une mère voulant faire son bonheur.

C'est un discours très actuel : « Un enfant a avant tout besoin d'amour ». Ce que nous apprend la psychanalyse ne vient pas confirmer cet adage. L'amour est toujours très près de la haine. D'ailleurs Alice me le fait entendre dès les premières séances : elle dessine Cendrillon et les deux filles de sa marâtre. Elle s'identifie à l'une d'elle, Javotte ! Ce n'est pas pour autant qu'elle peut laisser s'exprimer cette haine, dans ce face à face avec la mère, le risque est trop grand pour elle de tout perdre.

Comme cette mère veut faire pour le mieux avec cette enfant, et comme il n'y a pas de papa à la maison, elle va lui trouver « des présences mas-

culines » : des copains, les maris de ses amies .... ! Place purement imaginaire qui n'aura pas d'efficace pour la construction subjective d'Alice. Je n'ai jamais manqué de rappeler à Alice qu'elle était née d'un homme et d'une femme et qu'une naissance portait toujours sa part d'énigme.

Les attentes, les rêves de cette mère vont très vite être déçus. Ce bébé grandit trop vite, elle se manifeste trop bruyamment... Cette mère s'est sentie dépassée, débordée et elle dit combien c'était insupportable pour elle. Elle ne peut reconnaître Alice comme la sienne. Elle lui en veut très vite de ce sentiment d'étrangeté qu'elle éprouve pour elle. De plus elle veut lui assurer une bonne éducation et se disant mère et père à la fois, elle devient surtout éducatrice.

J'ai reçu cette fillette pour ses difficultés d'intégration dès son entrée à l'école et ses difficultés pour s'inscrire dans les connaissances. Ces difficultés sont toujours actuelles, même si s'annonce enfin un certain apaisement. C'est une enfant intelligente qui se défend de s'accrocher à l'Autre et aux autres et qui ne peut s'inscrire dans un savoir. Dès que nous pouvons avoir l'impression que quelque chose tient, plouf ça lâche ! J'interviens auprès de ses enseignants qui ont fait appel à moi, pour que de leur côté, ils ne lâchent pas.

Alice est livrée à sa mère comme sa mère elle-même s'est sentie livrée à sa propre mère, mais au moins il y avait cet impuissant de père dont elle pouvait se plaindre ! Pour Alice il n'y a qu'elle et sa mère dans un face à face féroce pour l'une comme pour l'autre. C'est absolument réciproque. Alice pour tenter un écart provoque le rejet mais pas seulement avec sa mère. Rejet qui vient aussi redoubler ce premier rejet qu'elle imagine puisqu'elle a été abandonnée.

Cette position d'objet positivé dans laquelle se trouve Alice la fait se confronter à des difficultés d'ordres différents.

Elle ne se reconnaît pas dans les autres enfants, ne trouve jamais sa place, ne se sent jamais « chez elle » et la seule défense qu'elle a c'est la plainte : « On me rejette ». Elle y répond par beaucoup d'agressivité. Sans assise symbolique, elle est toujours dans cet axe a-à, axe imaginaire qui entretient les interprétations d'ordre moïques et les défenses narcissiques.

Par rapport à ses difficultés à l'école, où elle passe de l'intelligence la plus fine à la plus grande débilité, rendant fous ses professeurs, nous pouvons dire que l'accès aux connaissances est pour elle tout à fait problématique car non lesté par un savoir inconscient, ce savoir constitué à partir de la perception du manque lié au sexuel. C'est cette place qu'elle occupe, d'objet réel pour sa mère, sa mère étant elle-même dans une place non barrée, non barrée par le sexuel, donc réelle, ce sont donc ces

deux places réelles qui la coupent, elle, Alice, en tant que sujet, de son rapport au savoir. Ainsi Alice ne peut jamais être là ou se reconnaître dans ce qu'elle sait. Ce qu'elle peut savoir se délite aussitôt. Ce qui peut faire dire à ses enseignants : « Mais elle le fait exprès ! » ou les faire écrire : « Défaut de concentration ! ».

Alice est aussi très en difficulté en ce qui concerne son identification sexuée : comment s'inscrire en tant que fille quand il n'y a pas de père à la maison mais surtout quand il y a une maman pour qui il n'y a pas d'homme ? Ce n'est pas la même chose un père absent tout en étant symboliquement présent et un père réellement absent.

Tout le processus d'identification nécessite la confrontation de l'enfant, aux prises avec ses pulsions sexuelles, à ses deux parents à l'endroit de leurs différences sexuelles, celles-ci animant leurs désirs. *La différence sexuelle*, dit C. Melman, rappelle qu'il y a de l'Autre et que le désir est appendu à cette dimension Autre.

La petite fille renonce à cette première identification au père, identification virile (commune au garçon et à la fille), pour fixer son désir sur ce père tout en percevant l'interdit porté sur cet objet. Elle met la mère en place d'interdictrice de ce désir et en même temps elle va s'identifier à elle, elle qui peut transgresser cet interdit, c'est-à-dire désirer le père. Ce sera ainsi pour la petite fille la constitution de l'Idéal du moi lié à la nécessité d'un refoulement.

« C'est ainsi, dit Lacan, que se fait l'intégration de la sexualité dans le sujet ». Il insiste sur le rôle que joue le père « en tant qu'il représente l'autorité et qu'il est le centre de la révélation sexuelle pour l'enfant ».

Il ne suffit pas qu'il y ait un papa, une maman qui s'occupent bien de l'enfant. Le trois est constitué du père, de la mère et du désir qui circule entre eux. C'est là que l'enfant y « attrape » son trait identificatoire.

J'ai conscience que c'est un résumé très succinct et surtout très simplifié de cette question difficile de l'identification sexuelle. C'est comme cela que je l'ai entendue et que j'ai pu repérer ce qui faisait difficulté pour Alice.

C'est bien du côté de l'identification qu'Alice est en panne. Il n'est pas possible de se constituer une identification symbolique avec du deux. Il y a des choses qui commencent à changer un peu pour elle mais jusque là, elle se présentait comme sans limite, pouvant dire tout ce qui lui passait par la tête à n'importe quel moment, dans un langage très cru et sans que cela soit du côté d'une provocation. Dans sa façon de se présenter, également elle n'y apportait aucune attention, donnant ce sentiment d'un corps brut, livré à l'autre. Je suis toujours surprise

du peu de cas que fait sa mère de l'apparence de sa fille et ceci même quand Alice était plus petite.

Après une de ces séances d'information sexuelle à l'école, quand elle avait 9 ans, elle dessine une femme nue, dans une attitude très provocatrice, de bravade et un homme également nu, très statique. Elle fait une flèche du sexe de la femme à celui de l'homme. Sûrement que pour elle, la seule représentation sexuelle qu'elle pouvait avoir était de l'ordre d'un pur Réel et ainsi proche de la pornographie.

J'ai été encouragée à lui parler de sa situation familiale et de ce à quoi cela la confrontait. Malgré ses « N'importe quoi ! », peu à peu avec également l'investissement de ses enseignants, elle commence à réussir à l'école et à avoir moins de remarques sur son comportement. Mais tout progrès de ce côté-là est ponctué par la mère d'un « Mais ce n'est pas gagné ! ». Comment l'entendre ?

Ce qui est encore plus récent et qui bien sûr me soulage un peu, ce sont ses dénégations par rapport aux garçons et des tentatives de trouver un « look » à elle : une frange, une casquette...ou bien elle me dit « Je ne veux pas être une girl » et nous pouvons en parler, pas longtemps, elle arrête toujours très vite quand nous abordons un sujet trop impliquant ou angoissant pour elle. Cette question de la différence sexuelle, même si elle est du côté imaginaire, peut commencer à se parler. Je dois souligner son investissement en cours d'anglais et ses bons résultats. Cette tentative de s'inscrire dans une autre langue fait peut-être pour elle, fonction de tiers, le père comme Autre ? Ce sont des questions pour moi. Elle me dit un jour : « Je serai chanteuse aux Etats-Unis. Là bas, il y a beaucoup de chanteuses noires ». C'était la première fois qu'elle disait quelque chose sur la couleur de sa peau.

Ce travail difficile de parole avec Alice, mais qui tient quand même, elle vient vraiment d'elle-même aux séances, est sûrement pour elle la seule façon d'ouvrir un accès à la dimension symbolique, venant marquer un écart entre mère et fille, la sortant d'un corps à corps. C'est dans ce travail de parole adressée à l'analyste, avec la perte et l'impossible liés au fait même de parler, que cet objet au départ positif peut, peut-être, dans le transfert retrouver sa qualité de semblant. C'est aussi ce travail de parole dans le transfert qui peut lui permettre de nouer le Réel au Symbolique, car avec Alice, nous sommes, me semble-t-il, dans le cas d'un dénouage entre ces deux instances.

Je pense que la famille comme le social ne soutenant plus beaucoup cette fonction de la parole en tant que facteur de décomplétude, il faut communiquer, et en encourageant cette perversion de la jouissance, pour reprendre un terme de Lacan, pousse à l'inceste, et l'enfant est

très seul pour tenter ce décollage, à tous les sens du terme. C'est un social à la fois qui pousse à la jouissance sans limite et qui est en même temps de plus en plus répressif dans le Réel.

*Toute formation humaine a pour essence et non pour accident de réfréner la jouissance* dit J. Lacan<sup>2</sup>.

J'ai volontairement pris un cas légalisé maintenant depuis quelques années, en France, et qui n'a pas fait beaucoup de bruit, me semble-t-il, dans le social, l'adoption par des célibataires, hommes ou femmes, pour tenter d'en situer les impasses pour l'enfant, non d'un point de vue moral mais à partir de ce que nous apprend la psychanalyse.

## Discussion

A. O.-C. - Alors merci beaucoup Annie Maurin pour ce très bel exposé remarquablement illustré par votre cas clinique, sur, effectivement, ces enfants qui sont mis dans une position particulièrement difficile, dans une sorte d'organisation perverse de la famille.

C. T. - Bon, je vais essayer d'aller vite. Merci Annie pour ton propos. En même temps ce propos et tout ce que tu nous as dit est extrêmement juste, mais cette justesse elle est angoissante. Tu dis effectivement que l'enfant n'est plus un don de l'autre, je voulais t'interroger aussi sur ce que tu dis, que le symptôme de l'enfant au fond ne serait plus l'écho du symptôme des parents mais tu cites à ce moment...

ANNIE MAURIN-FELTIN - Mais ce n'est pas général, hein !

C. T. - Oui, et tu cites Lacan disant le symptôme comme ressortissant, mais plus comme ressortissant à la subjectivité de la mère, et je voulais te proposer ceci, et on le voit dans pas mal de cas de la nouvelle économie psychique, où le symptôme de l'enfant est organisé par un vœu de la mère et ce n'est plus un désir inconscient. Voilà, j'avais envie de le dire de cette façon.

Tu évoques aussi la question du fantasme. Alors est-ce que c'est la forme du fantasme qui s'est aujourd'hui modifiée ou est-ce que c'est le poinçon qui est soumis à des connecteurs logiques totalement différents, et Lacan rappelait d'ailleurs que le poinçon est toujours en construction et là je vais citer Jean-Jacques Tyszler qui dit qu'on est passé de : « on bat un enfant » à « on me doit », et je trouvais que cette formule illustre bien ton propos.

Alors c'est vrai que j'ai été un peu heurtée par ce que tu disais, je t'en

---

2. in « Allocution sur les psychoses de l'enfant », p 361, *Autres écrits*, Seuil

ai parlé hier je crois, tu disais que les familles aujourd'hui, ou que les organisations familiales nouvelles, étaient perverses. Est-ce que tu ne vas pas un peu vite ?

ANNIE MAURIN-FELTIN - Dans ces cas-là.

C. T. - Est-ce que c'est plutôt la jouissance qui est perverse au sens d'une jouissance effectivement sans limite, enfin on peut en discuter.

Un autre point encore, tu dis aussi dans ton propos qu'on aurait, dans ces cas là, un dé-nouage du réel et du symbolique. Bon, là tu ne vas non plus un tout petit peu trop vite ? Je dis ça parce que Jean Brini lors d'une journée sur la topologie avait construit, si je puis dire ça comme cela, le nœud qui pouvait correspondre à la nouvelle économie psychique, où il ne s'agit pas forcément de dé-nouage mais plutôt, si j'ai bien compris, d'une colonisation de la jouissance phallique par la jouissance autre, enfin c'est comme cela que je l'avais entendu.

Alors finalement, devant ces tableaux qui sont très angoissants, tu dis quand même à un moment donné, qu'il y a toujours quelque chose de la disparité et de l'écart qui reviennent un petit peu sur la table et c'est peut-être notre chance, et je crois que la seule chance dans ce type de cas que tu indiques, et heureusement que tu nous as parlé d'un cas clinique, c'est effectivement le transfert quand il est possible. Et je voulais simplement terminer par une chose, c'est qu'hier j'ai eu la chance d'aller voir cette exposition qui s'appelle « Turbulences » et que je vous conseille, et je trouvais que c'est effectivement fort à propos parce que c'est une période de turbulence et de chaos familial. Il y avait un texte à l'entrée de l'exposition qui disait ceci : « Pourquoi les grands artistes s'immergent-ils dans le chaos ? Pour en surgir porteurs de compositions et d'harmonies, parce que la turbulence chaotique est la genèse, non seulement de toutes les formes mais aussi et surtout de rapports surprenants, inouïs, incongrus bien que cohérents, entre des éléments hétérogènes et distants. Donc je pense que cette phrase, bon évidemment elle m'a attiré l'œil, et j'envisage un peu au fond le transfert comme cette possibilité éventuelle d'en faire quelque chose effectivement de cette incongruité, mais pas forcément dans un rapport d'harmonie comme il est dit dans ce texte.

Al. B. - Une phrase. Je me demandais en vous écoutant, enfin je me disais : cette petite fille, au fond elle fait grève à l'école. Et je me suis dis, mais au fond, est-ce qu'on ne le prendrait pas plutôt du côté de l'inhibition plutôt que du côté du symptôme et donc que c'est en deçà d'une production qui s'appuierait sur un symbolique, ou qui défendrait du symbolique, c'est en deçà, c'est plus dans quelque chose d'imaginaire, et que ça vient justement dénoncer peut-être,

enfin nous c'est comme ça qu'on pourrait l'entendre, qu'il y a un trop plein d'imaginaire maternel, parce que au fond cette jouissance perverse, c'est jamais qu'imaginaire, il y a quand même un trou... Voilà c'était ce que je voulais proposer à la réflexion.

J-P. L. - Ce sera très court, mais c'est simplement pour calmer l'angoisse de Corinne, parce que je trouve qu'on peut aussi prendre un autre point de vue, à savoir que la façon dont vous écoutez cette petite Alice, vous lui donnez juste la distance qu'il faut pour ne pas être complètement piégée et moi c'est ça qui m'intéresse, c'est comment est-ce que, même dans un contexte aussi difficile, où effectivement l'enfant réalise la présence de l'objet, et donc on est pas dans l'ordre du symptôme, on est effectivement comme dit Alexandre là, mais depuis le temps que vous la voyez, vous la voyez depuis longtemps, ça continue comme ça, ce lieu, tout à l'heure on disait il n'y a pas de lieu, eh bien il y a un lieu. Alors, je trouve que c'est très intéressant simplement d'indiquer que ce que le transfert permet là c'est quand même ce lieu qui permet d'aller juste un petit peu plus loin, de telle sorte qu'elle terminera peut-être aux États-Unis en parlant anglais et à chanter.

J-M. F. - Donc simplement, du côté du transfert justement, il me semble que tu nous as souligné comment il y a un passage où tu ... d'abord c'est un discours inconséquent quand même chez cette mère, il me semble que ça rejoint ce que disait Louis Sciara hier, par exemple quand tu dis : et pour faire le deuil d'un enfant, comment une mère peut-elle faire le deuil d'un enfant ? Il faut qu'il soit mort pour qu'elle puisse faire ce deuil. Il y a des formules au niveau du discours, il y a un discours inconséquent, et comme c'est un discours inconséquent, un discours capitaliste, il n'y a pas de père, il n'y a pas de place de père effectivement. Et donc en retour, quand tu dis que tu lui as parlé, tu as commencé à lui parler, c'est à ce moment là qu'au fond l'analyste introduit, offre la structure de sa propre parole, et il me semble qu'il y a là une attention à l'égard du discours qui n'est pas d'écouter des malentendus mais d'écouter ce qui est inconséquent dans le discours, et de pouvoir y aller de notre propre parole, ce que tu as tout-à-fait fait.